

MILLE ÉCLATS

Du même auteur

Treize Raisons, Albin Michel, 2010, 2014, 2017

Jay Asher

MILLE ÉCLATS

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anna Souillac*



Ce roman est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de façon fictionnelle. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé, des entreprises, événements ou lieux est purement fortuite.

Titre original
What Light

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© 2016 Jay Asher. Tous droits réservés.
*Première publication par Razorbill,
une marque de Penguin Random House.*

© Éditions Michel Lafon, 2017, pour la traduction française.
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

À...
*Joan Marie Asher, Isaiah Asher et Christa Desir,
les trois Rois mages de ce conte de Noël ;
Dennis et Joni Hopper, et leurs fils,
Russel et Ryan, pour leur inspiration.*

De la part...
d'un garçon reconnaissant.

LETTRE À MES LECTEURS

Chers lecteurs, chères lectrices,

Depuis mon premier roman, *13 Raisons*, les thèmes de l'espoir et du pardon sont au centre de mes échanges avec les jeunes. Et nombre d'entre eux m'ont dit s'être sentis compris dans les pages de ce livre, même si celui-ci ne reflétait pas leur vie. Après une récente tournée qui m'a permis de discuter avec des élèves à travers les États-Unis, j'ai à nouveau voulu explorer le pardon et l'espoir, mais sous un autre jour.

L'histoire de *Mille éclats* m'est longtemps restée en tête. Un fait divers, que j'ai lu dans le journal sur une famille de l'Oregon qui vendait des sapins en Californie, m'a inspiré. Quand les enfants ne vendaient pas les arbres, ils allaient à l'école publique d'à côté et nouaient de nouvelles amitiés. À la fin des vacances de Noël, toute la famille rentrait à la maison. Deux groupes d'amis différents ? Une chronologie établie ? Le début d'une histoire ! Mais il aura fallu presque dix ans avant que je la trouve.

Quand j'ai relu mes notes d'un peu plus près, j'ai enfin vu le potentiel de *Mille éclats*. Cela m'a permis de revisiter les mêmes problématiques avec un regard

différent : aimer plutôt que blesser ; surmonter au lieu de succomber ; se pardonner au lieu de culpabiliser.

J'ai écrit ce livre pour vous, qui avez connu des jours noirs mais vous êtes accrochés pour améliorer les choses. Et je l'ai écrit pour vous, qui avez eu des jours heureux mais qui avez aussi été confrontés à la tristesse et à des décisions difficiles.

Mille éclats est une histoire que je voulais partager depuis un long moment. Après dix ans de réflexion et d'écriture, j'ai le plaisir de vous le présenter enfin.

Avec toute ma reconnaissance,

Jay Asher

CHAPITRE 1

– Je déteste cette époque de l’année, dit Rachel. Désolée, Sierra, je sais que je me répète, mais c’est vrai.

Le brouillard matinal envahit la pelouse devant l’entrée du lycée. Nous devons emprunter l’allée car l’herbe est trop humide. Mais ce n’est pas la météo qui agace Rachel.

– Arrête, s’il te plaît, dis-je. Je vais me remettre à pleurer. Je veux juste réussir à terminer la semaine sans...

– Mais il ne s’agit même pas d’une semaine ! m’interrompt-elle. Deux jours, c’est tout. Deux jours avant le week-end de Thanksgiving, et ensuite tu pars pendant un mois, comme d’habitude. Plus d’un mois, même !

Je serre le bras de Rachel tout en marchant. Chaque année, avant mon départ pour la période des fêtes, Rachel prétend que son monde s’effondre. Pour me faire savoir que je vais lui manquer, chaque année j’ai droit à une moue boudeuse et à des épaules tombantes. Et chaque année, son attitude mélodramatique me touche. J’adore l’endroit où je vais, mais les au revoir ne sont jamais simples. Savoir que mes meilleures amies comptent les jours jusqu’à mon retour facilite un peu les choses...

Je montre la larme qui s'est logée au coin de mon œil.

– Regarde ce que t'as fait. C'est reparti.

Ce matin, quand j'ai quitté la ferme de sapins de Noël où je vis, le ciel était plutôt dégagé. Ma mère conduisait et, dans le champ au loin, on entendait déjà le bourdonnement des tronçonneuses, comme des moustiques, qui continuaient d'abattre la récolte.

Le brouillard est apparu un peu plus loin sur le chemin. Il s'est glissé entre les petites fermes, au-dessus de l'autoroute puis jusqu'en ville, transportant avec lui ce parfum typique de la saison. À cette époque de l'année, toute notre petite commune de l'Oregon sent le sapin de Noël fraîchement coupé. Le reste du temps, elle sent le maïs ou la betterave sucrière.

Rachel me tient la double porte en verre et me suit jusqu'à mon casier. Puis elle agite sa montre rouge flamboyante sous mon nez.

– Il nous reste un quart d'heure, dit-elle. J'ai froid et je suis de mauvais poil. Allons prendre un café avant le premier cours.

Miss Livingston, la prof de théâtre de l'école, encourage ses élèves, de façon peu subtile, à ingurgiter le plus de caféine possible afin qu'ils aient assez d'énergie pour organiser tous les spectacles de Noël à temps. En coulisses, il y a toujours une cafetière qui tourne. Et en tant que décoratrice en chef, Rachel a un accès permanent à la salle de spectacle.

Leur dernière représentation de *La Petite Boutique des horreurs* a eu lieu ce week-end. Le décor, toujours en place quand nous allumons les lumières, ne sera démonté qu'après le pont de Thanksgiving. Sur scène, nous apercevons Elizabeth, assise entre le comptoir du fleuriste et l'énorme plante verte carnivore. Elle se

redresse dès qu'elle nous aperçoit et nous fait un signe de la main. Rachel et moi traversons la salle pour la rejoindre.

– Cette année, on voulait que tu aies quelque chose à emporter en Californie, dit-elle.

Je la suis à travers les rangées de sièges vides en velours rouge. De toute évidence, peu leur importe si je passe mes derniers jours de cours à pleurer comme une madeleine. Je grimpe les marches qui mènent à la scène. Elizabeth se lève, court jusqu'à moi et me prend dans ses bras.

– J'avais raison, dit-elle à Rachel par-dessus mon épaule. Je t'avais dit qu'elle allait pleurer.

– Je vous déteste toutes les deux !

Elizabeth me tend deux cadeaux emballés dans un papier argenté aux motifs de Noël. J'ai déjà une petite idée de son contenu. La semaine dernière, on était toutes les trois dans une boutique du centre-ville et je les ai vues regarder des cadres de la même taille que ces paquets. Je m'assieds pour les ouvrir, en m'adossant au comptoir, sous la vieille caisse enregistreuse en métal.

Rachel s'installe en tailleur face à moi, nos genoux se touchent presque.

– Vous ne respectez pas les règles, dis-je en glissant un doigt dans le pli de l'emballage du premier cadeau. On était censées faire ça après mon retour.

– On voulait que tu aies quelque chose pour penser tous les jours à nous, répond Elizabeth.

– On s'en veut même un peu de ne pas l'avoir fait plus tôt, dès la première fois que tu es partie, ajoute Rachel.

– Quoi, genre quand on était bébés ?

Pour mon tout premier Noël, ma mère et moi étions restées à la ferme tandis que mon père était parti pour

la Californie afin de s'occuper de notre parc à sapins, que l'on installe tous les ans sur un grand parking. L'année suivante, ma mère aurait préféré que l'on reste à la maison, mais mon père ne voulait pas passer les fêtes sans nous une fois de plus. Quitte à choisir, il préférait ne pas ouvrir le parc et expédier la récolte à différents revendeurs à travers le pays. Ma mère avait eu des remords, elle pensait à toutes ces familles qui avaient pris l'habitude d'acheter leurs sapins chez nous. Et puis pour mes parents, ce parc signifiait plus qu'une simple entreprise héritée par mon père, c'était une tradition à laquelle ils tenaient tous les deux. À vrai dire, ma mère et ses parents avaient eux-mêmes été des clients réguliers, c'est comme ça qu'elle avait connu mon père. Depuis, notre famille déménage tous les ans en Californie, de Thanksgiving à Noël.

Rachel prend appui sur ses mains pour se relever.

– Tes parents savent-ils enfin si c'est votre dernier Noël en Californie ?

Je gratte un bout de Scotch de l'emballage.

– C'est le magasin qui fait le paquet cadeau ?

– Elle change de sujet, chuchote Rachel à Elizabeth, assez fort pour que je l'entende.

– Je suis désolée, dis-je. C'est juste que je déteste l'idée que ça puisse être notre dernière année là-bas. J'ai beau vous adorer, les filles, ça me manquerait de ne plus aller en Californie. Je n'en sais pas plus que la conversation que j'ai surprise, ils ne m'ont toujours rien dit. Tout ce que je sais, c'est qu'ils semblaient inquiets à cause de l'argent. Mais en attendant leur décision, je préfère ne pas y penser.

Dans trois ans, cela fera trente ans que ma famille s'occupe du parc californien. Quand mes grands-parents l'ont acheté, la petite ville dans laquelle il se

trouve était en plein essor. À cette époque, des villes bien plus proches de notre ferme de l'Oregon avaient déjà ouvert tout un tas de parcs à sapins. Aujourd'hui, tout le monde, des supermarchés aux quincailleries, en passant par les œuvres de charité, vend des sapins pour Noël. Les parcs comme le nôtre ne sont plus si courants. Si on le ferme, on ne ferait plus affaire qu'avec ces supermarchés, ces associations caritatives, ou les autres parcs.

Elizabeth pose la main sur mon genou.

– Une partie de moi souhaite que tu repartes l'année prochaine, parce que je sais que c'est important pour toi, mais si tu restais, on pourrait enfin passer Noël toutes les trois. Ce serait une première !

Je souris à cette idée. J'adore ces deux filles, mais Heather fait aussi partie de mes meilleures amies et je ne la vois qu'un mois par an, quand je suis en Californie.

– Nous y allons depuis toujours, dis-je. Je n'ose pas imaginer ce que je ressentirais si, tout d'un coup, ça... s'arrêtait.

– Moi, je peux te dire ce que ça ferait, répond Rachel. On serait en terminale, on ferait du ski, on se prélasserait dans le Jacuzzi. Et il y aurait de la neige !

Mais j'adore notre ville de Californie sans neige, sur la côte, à trois heures à peine au sud de San Francisco. J'adore aussi vendre des sapins, retrouver les mêmes familles, année après année. Ça me semblerait bizarre de passer autant de temps à faire pousser des arbres et de me contenter de les envoyer à d'autres pour qu'ils les vendent à notre place.

– Ça a l'air sympa, pas vrai ? demande Rachel, en se penchant vers moi et en agitant les sourcils. Maintenant, imagine la même chose, mais avec des garçons.

Je ris, en faisant ce bruit de cochon, et pose la main sur ma bouche.

– Ou pas, dit Elizabeth en tirant Rachel par l'épaule. Ce serait cool aussi de rester entre filles, à la diète de garçons.

– Ma vie à chaque Noël, quoi, dis-je. Souvenez-vous l'année dernière, je me suis fait larguer la veille de mon départ pour la Californie.

– C'était horrible, dit Elizabeth, tout en laissant échapper un petit rire. Et ensuite, il a osé se pointer au bal de l'hiver avec cette fille aux gros nénés et...

Rachel écrase son doigt sur les lèvres d'Elizabeth.

– Je pense qu'elle s'en souvient.

Je baisse les yeux vers mon premier cadeau, toujours à moitié emballé.

– En même temps, je ne lui en veux pas. Qui voudrait d'une relation à distance pendant les fêtes de fin d'année ? Pas moi.

– Soit, continue Rachel, mais tu as dit qu'il y avait des types plutôt pas mal qui bossaient à l'enclos.

– Ouais, dis-je en secouant la tête. Comme si mon père allait laisser faire.

– OK, assez de bavardage, intervient Elizabeth. Ouvre tes cadeaux.

Je tire sur le Scotch, mais mon esprit est déjà en Californie. Heather et moi sommes amies depuis qu'on est toutes petites. Sa famille habitait la maison voisine de celle de mes grands-parents maternels. Quand ces derniers sont décédés, les parents de Heather ont proposé de me garder quelques heures par jour, pour permettre aux miens de gérer toutes les démarches nécessaires. En échange, ils ont eu droit à un sublime sapin de Noël, quelques couronnes et deux ouvriers pour les aider à accrocher toutes les lumières sur leur toit.

Elizabeth soupire.

– Tes cadeaux, s’il te plaît.

Je déchire un côté de l’emballage.

Elles ont raison, bien sûr. J’adorerais passer au moins un hiver ici avant la fin du lycée et qu’on parte chacune étudier aux quatre coins du pays. Il m’est arrivé de rêver qu’on assistait toutes les trois à la parade de Noël de la ville et à tous ces trucs dont elles me parlent tout le temps quand je rentre.

Mais mes vacances en Californie sont le seul moment où je peux voir mon *autre* meilleure amie. Cela fait des années que je n’appelle plus Heather mon « amie de l’hiver ». Elle fait partie de ma vie, point. Il fut un temps où l’on se retrouvait également quelques semaines durant l’été quand je rendais visite à mes grands-parents, mais tout cela a cessé quand ils sont morts. Depuis que je sais que cette année est peut-être la dernière, j’ai peur de ne pas profiter de nos vacances ensemble.

Rachel se lève et traverse la scène.

– J’ai besoin d’un café.

– Mais elle est en train d’ouvrir nos cadeaux ! crie Elizabeth.

– Elle est en train d’ouvrir *ton* cadeau, répond Rachel. Le mien, c’est celui avec le ruban rouge.

Dans le premier cadre – celui avec le ruban vert –, il y a un selfie d’Elizabeth. Elle tire la langue d’un côté en regardant de l’autre. La photo ressemble à tous ses autres autoportraits et c’est pour ça qu’elle me plaît.

Je serre le cadre contre ma poitrine.

– Merci.

Elizabeth rougit.

– De rien.

– Je vais ouvrir le tien ! dis-je à l'intention de Rachel, tandis qu'elle revient lentement vers nous, trois gobelets de café brûlant à la main.

Nous en attrapons chacune un. Je pose le mien sur le côté tandis que Rachel se rassied en face de moi, puis j'ouvre son cadeau. J'ai beau partir un mois seulement, elle va quand même énormément me manquer.

Sur le cliché, on voit le beau visage de Rachel de profil, partiellement caché par sa main, comme si elle ne voulait pas qu'on la prenne en photo.

– On est censé penser que les paparazzi me harcèlent, dit-elle. Comme si j'étais, genre, une actrice hyper connue qui sortait d'un restaurant chic. Bon, dans la vraie vie, il y aurait probablement un énorme garde du corps juste derrière moi, mais...

– Mais tu n'es pas une actrice, dit Elizabeth. Tu veux être décoratrice.

– Ça fait partie de mon plan, répond Rachel. Tu sais combien il y a d'actrices dans le monde ? Des millions. Et elles essaient toutes désespérément de se faire remarquer, c'est vraiment la plaie. Un jour, je construirai un décor pour un producteur célèbre, et en un coup d'œil il comprendra que c'est du gâchis de me garder derrière la caméra. Je dois être devant. Et il criera sur tous les toits que c'est lui qui m'a découverte alors qu'en réalité, ce sera *moi* qui l'aurai fait *me* découvrir.

– Ce qui m'inquiète, dis-je, c'est que tu es sincèrement convaincue que ça va se passer comme ça.

Rachel prend une gorgée de café.

– Parce que c'est le cas.

La cloche annonçant le premier cours retentit. J'attrape le papier cadeau argenté et le froisse en boule. Rachel le jette dans une poubelle en coulisses, avec nos

gobelets. Elizabeth range mes cadres dans un sac en papier puis me le tend.

– Je suppose qu'on ne peut pas passer chez toi avant ton départ ? demande-t-elle.

– Probablement pas.

Nous quittons la scène et rejoignons la sortie sans nous presser.

– Je vais me coucher tôt ce soir, dis-je. Je voudrais travailler deux heures demain matin, avant l'école. Puis, mercredi, nous partons aux aurores.

– À quelle heure ? demande Rachel. On peut peut-être...

– Trois heures du matin, dis-je en riant.

Le trajet va durer dix-sept heures, en comptant les pauses-pipi et les embouteillages du week-end de Thanksgiving.

– Bien évidemment, si vous avez envie de vous lever tôt...

– Ça ira, répond Elizabeth. On t'enverra nos bonnes ondes en rêve.

– Tu as récupéré tous tes devoirs ? me demande Rachel.

– Je crois, oui.

Il y a encore deux ans, nous étions au moins douze élèves de l'école à migrer avant Noël pour vendre des sapins. Cette année, nous ne sommes plus que trois. Heureusement, il y a tellement de fermes dans les environs que les profs ont l'habitude de s'adapter aux différentes périodes de récolte.

– El señor Martinez s'inquiète de ma capacité à *practicar mi español* pendant mon absence. Il m'a demandé de l'appeler une fois par semaine pour un exercice de conversation.

Rachel me fait un clin d'œil.

– Serait-ce la seule raison pour laquelle il veut que tu l'appelles ?

– Ne sois pas dégoûtante, dis-je.

– Souviens-toi, intervient Elizabeth, Sierra n'aime pas les hommes mûrs.

J'explose de rire.

– Tu dis ça à cause de Paul, n'est-ce pas ? On n'a pas rompu parce qu'il était plus vieux ; on a rompu parce qu'il s'était fait chopper avec une bière dans la voiture de son pote.

– À sa décharge, ce n'est pas lui qui conduisait, souligne Rachel en levant la main pour m'empêcher d'ajouter quoi que ce soit. Mais je comprends. Tu y as vu un signe d'alcoolisme latent. Ou de manque de jugeote. Ou encore un autre truc dont toi seule as le secret.

Elizabeth secoue la tête.

– Tu es bien trop exigeante, Sierra.

Rachel et Elizabeth me reprochent continuellement mes critères de sélection en matière de garçons. C'est juste que j'ai vu trop de filles sortir avec des types qui les tiraient vers le bas. Peut-être pas au début de la relation, mais ça finit souvent comme ça. Pourquoi gaspiller des années ou des mois, même une seule journée, avec ce genre de personne ?

Juste avant d'atteindre la double-porte qui nous ramène dans le couloir, Elizabeth se tourne vers nous.

– Je vais être en retard en anglais... On se retrouve pour le déjeuner ?

Je souris, parce qu'on se retrouve toujours pour le déjeuner.

Nous rejoignons le hall principal et Elizabeth disparaît dans la foule.

– Encore deux déjeuners, dit Rachel en faisant semblant d'essuyer des larmes au coin de ses yeux. C'est

tout ce qu'il nous reste. Ça me donne presque envie de...

– Arrête ! Ne dis rien.

– Oh, ne t'inquiète pas pour moi, dit-elle en agitant la main de façon désinvolte. J'ai de quoi m'occuper pendant que tu feras la fête en Californie. Voyons, lundi prochain, on commence à démonter les décors. Ça devrait nous prendre une bonne semaine. Puis je vais aider le comité des fêtes à terminer les décorations pour le bal d'hiver. Ce n'est pas du théâtre, mais j'aime prêter mes talents à ceux qui en ont besoin.

– Ils ont déjà un thème pour cette année ? je demande.

– «Amour et boules à neige », répond-elle. Ça a l'air cucul, je sais, mais j'ai des super idées. Je veux décorer le gymnase pour qu'on ait l'impression de danser dans une boule à neige. Donc je vais être méga occupée jusqu'à ton retour.

– Tu vois ? Je vais à peine te manquer.

– Exactement, dit-elle en me donnant un petit coup de coude. Mais attention, moi j'ai intérêt à te manquer.

Et ce sera le cas. Que mes amies me manquent est une tradition de Noël, depuis que je suis née.

CHAPITRE 2

Le soleil perce à peine derrière les collines lorsque je gare la camionnette de mon père, au bord du chemin boueux. J'enclenche le frein à main et admire l'un de mes paysages préférés. Les sapins commencent à quelques mètres à peine de la route, à gauche comme à droite, puis s'étendent sur plus de cinquante hectares de collines vallonnées. Au-delà du champ, d'autres fermes, qui cultivent d'autres sapins, parsèment le reste de la vallée.

J'éteins le contact. Quand je sors, le froid me saisit. J'attache mes cheveux en queue de cheval, puis les glisse à l'intérieur de mon énorme doudoune, enfile ma capuche et tire sur les cordons.

Une odeur de résine envahit l'air humide et la boue colle à mes énormes bottes. Les branches s'accrochent à mes manches tandis que je sors mon téléphone de ma poche. Je compose le numéro d'oncle Bruce puis coince l'appareil entre mon oreille et mon épaule, tout en enfilant mes gants de travail.

Il rit en décrochant :

- Eh bien Sierra, il ne t'a pas fallu beaucoup de temps pour monter jusqu'ici !
- Arrête, je n'ai pas conduit si vite que ça, dis-je.

La vérité, c'est que c'est bien trop amusant de prendre ces virages serrés et de dérapier dans la boue... je n'ai pas pu résister.

– Ne t'inquiète pas, ma chérie. Moi aussi, j'ai dévalé cette route plus d'une fois avec ma camionnette.

– Je t'ai vu faire, c'est pour ça que je sais que c'est amusant, dis-je. Bref, j'arrive presque au premier ballot de sapins.

– Je suis là dans une minute, répond-il.

J'entends le moteur de l'hélicoptère démarrer avant même qu'il ne raccroche.

Je sors ma veste de sécurité orange de la poche de ma doudoune et l'enfile, en serrant bien les bandes Velcro sur ma poitrine, afin qu'oncle Bruce puisse me voir depuis le ciel.

À cent cinquante mètres, j'entends le sifflement des tronçonneuses des ouvriers qui travaillent. Il y a deux mois, nous avons commencé à marquer les sapins que l'on voulait abattre, en attachant un ruban de couleur en plastique sur l'une des branches du haut. Rouge, jaune ou bleu, selon leur hauteur, ce qui nous aide ensuite à les trier quand on les charge dans les camions. Il ne faut pas toucher aux arbres sans ruban, ils doivent encore pousser.

J'aperçois l'hélicoptère rouge voler dans ma direction. Mes parents ont aidé Bruce à l'acheter. En échange, il nous aide à transporter les arbres pendant la récolte. L'hélicoptère nous permet de ne pas gâcher du terrain en creusant des chemins d'accès. Et puis, les sapins arrivent plus frais. Le reste de l'année, oncle Bruce s'en sert pour promener les touristes le long de la côte et de ses falaises. Il lui arrive même de jouer les héros et de secourir un randonneur égaré.

Je suis les ouvriers. Ils abattent quatre ou cinq arbres puis les allongent côte à côte, en travers de deux énormes câbles, un peu comme s'ils les posaient sur des rails de chemin de fer. Ils empilent d'autres arbres par-dessus, jusqu'à en avoir une douzaine. Enfin, ils sanglent fermement les câbles autour du tas et recommencent avec le tas suivant.

C'est à ce moment-là que j'interviens.

Mon père me laisse faire cette manœuvre depuis l'année dernière. Même s'il n'a pas osé dire que c'était un boulot trop dangereux pour une fille de quinze ans, il en crevait d'envie. La plupart des types qu'il a engagés pour abattre les arbres sont en classe avec moi, et il les laisse bien se servir des tronçonneuses... L'hélicoptère approche, j'entends les *tap-tap-tap-tap* des hélices qui tournoient dans les airs. Les battements de mon cœur se calent sur ce rythme, tandis que je me tiens prête à attacher mon premier ballot d'arbres de la saison.

Debout à côté du premier tas, j'étire mes doigts gantés. Les rayons du soleil matinal se reflètent dans la vitre du « Noël-coptère ». Une longue lignée de câbles pend depuis l'habitacle, avec au bout un lourd crochet rouge qui se balance dans les airs.

L'hélicoptère ralentit au fur et à mesure qu'il approche, et je plante fermement mes bottes dans la terre. Il fait du surplace au-dessus de ma tête, le grondement des hélices est de plus en plus fort. *Tap-tap-tap-tap*. L'appareil descend lentement jusqu'à ce que le crochet en métal vienne frôler la botte de sapins entassés. Je lève le bras et l'agite en cercle pour demander plus de mou. Le crochet descend encore, je l'attrape, le glisse sous les câbles puis fais deux grands pas en arrière. Quand je lève la tête, je vois oncle Bruce qui

me sourit. Je pointe mon doigt vers lui, il lève le pouce et l'hélicoptère remonte. L'énorme tas décolle du sol, puis vogue vers l'horizon.



Un croissant de lune éclaire la ferme. Depuis la fenêtre de ma chambre, je distingue les collines dansant sous les ombres. Enfant, je restais là pendant des heures, comme le capitaine d'un bateau qui regarde l'océan dont les remous sont souvent bien plus sombres que le ciel étoilé qui le surplombe.

Année après année, la vue est toujours la même. C'est grâce à notre méthode de récolte. Nous ne coupons qu'un arbre sur six et nous le remplaçons aussitôt. Ainsi, sur une période de six ans, tous nos arbres seront partis aux quatre coins du pays, pour trôner dans des foyers, tels les rois de Noël, et tous auront été replantés.

C'est pour cette raison que mes fêtes à moi sont un peu différentes. La veille de Thanksgiving, ma mère et moi faisons route vers le sud, pour rejoindre mon père. Puis, nous fêtons Thanksgiving avec Heather et sa famille. Le lendemain, dès l'aube, nous ouvrons notre parc à sapins et travaillons sans interruption jusqu'au soir de Noël. Épuisés, nous n'échangeons alors qu'un seul cadeau. De toute façon, il n'y a pas vraiment de place pour plus dans notre caravane *Airstream* argentée – notre maison quand on est loin de la maison.

Notre ferme a été construite dans les années 1930. À cause du vieux parquet et de l'escalier en bois, il est impossible de se déplacer au milieu de la nuit sans faire de bruit. Je décide quand même de descendre, en restant sur le côté le moins craquant des marches. Il ne

m'en reste que trois avant d'atteindre la cuisine, quand j'entends ma mère m'appeler depuis le salon.

– Sierra, il faut que tu dormes au moins quelques heures.

Quand mon père n'est pas là, ma mère s'endort sur le canapé, devant la télé. Mon côté romantique se dit que leur chambre lui semble trop vide pendant son absence. Mon côté moins romantique pense qu'elle aime à s'endormir sur le canapé pour se donner l'air d'avoir toujours vingt ans.

J'ajuste ma robe de chambre et enfile une paire de baskets défoncées qui traînent près du canapé. Maman bâille et ramasse la télécommande sur le sol. Quand elle éteint la télé, la pièce plonge dans le noir complet.

Elle allume une lampe à côté d'elle.

– Où vas-tu ?

– À la serre, dis-je. Je veux sortir le sapin pour qu'on ne l'oublie pas.

Plutôt que de charger la voiture la veille du départ, nous regroupons tous nos sacs devant l'entrée, afin de vérifier une dernière fois qu'on n'a rien oublié. La route est bien trop longue pour qu'on se permette de faire demi-tour !

– Et ensuite tu files au lit, dit ma mère.

Elle est, elle aussi, victime de cette malédiction qui l'empêche de dormir quand quelque chose l'inquiète.

– Sinon je ne pourrai pas te laisser conduire demain.

Je promets puis ferme la porte derrière moi, en resserrant un peu plus ma robe de chambre pour ne pas laisser le froid de la nuit passer au travers. Il fera chaud dans la serre, mais je ne vais y rester que le temps d'attraper un petit sapin que j'ai récemment replanté dans un pot pour le transporter. Heather et moi irons

le planter après le dîner de Thanksgiving. Ce sera le sixième sapin né sur notre ferme qui pousse désormais tout en haut de Cardinals Peak en Californie. Notre projet pour l'année prochaine n'a pas changé : couper le premier sapin qu'on a planté et l'offrir aux parents de Heather.

Encore une raison pour laquelle il est impossible que cette saison soit la dernière.

CHAPITRE 3

De l'extérieur, notre caravane a beau ressembler à un thermos argenté couché sur le côté, je m'y suis toujours sentie bien. Une petite table est accrochée à l'un des murs, à côté de mon lit qui sert également de banc à l'heure du repas. La cuisine est petite, mais fonctionnelle, avec un évier, un réfrigérateur, une gazinière et même un micro-ondes. La salle de bains semble rétrécir d'année en année, bien que mes parents aient fait agrandir la cabine de douche – avant, il fallait vraiment être souple pour atteindre ses jambes. La chambre de mes parents se trouve au fond de la caravane. Il y a tout juste de la place pour un lit, une minuscule armoire et un repose-pieds. La porte est fermée mais je peux entendre les ronflements de ma mère, qui récupère de notre long voyage.

Le pied de mon lit est collé au plan de travail de la cuisine, au-dessus duquel trône une étagère en bois. J'enfonce une grosse punaise blanche sur le flanc de l'étagère. J'ai relié les cadres de Rachel et d'Elizabeth avec un ruban vert irisé, afin de les suspendre l'un au-dessus de l'autre. Je fais un nœud au bout du ruban et l'accroche à la punaise. Je pourrai regarder mes deux amis tous les jours.

– Bienvenue en Californie, dis-je sur un ton solennel.

Je glisse vers le haut de mon lit et ouvre grand les rideaux. Un sapin de Noël vient s'écraser contre la vitre et je me mets à hurler. Les aiguilles grattent le verre tandis que quelqu'un bataille pour le redresser.

Andrew jette un œil à travers les branches, probablement pour s'assurer qu'il n'a pas cassé la vitre. Il rougit en me voyant et je baisse rapidement les yeux pour m'assurer que je n'ai pas oublié d'enfiler un tee-shirt après ma douche. Ces dernières années, il m'est souvent arrivé de prendre une douche le matin, puis de me balader dans la caravane en serviette, avant de me rappeler que des garçons du lycée voisin travaillaient juste devant ma fenêtre.

L'année dernière, Andrew a été le premier et le dernier garçon de Californie à m'inviter à dîner. Sa méthode : coller un mot à ma fenêtre. Je crois qu'il essayait d'être mignon, mais je n'ai pas pu m'empêcher de l'imaginer rôder sur la pointe des pieds, à quelques centimètres à peine de la caravane. Dieu merci, j'avais une bonne excuse : sortir avec quelqu'un qui travaille au parc ne serait pas une bonne idée. Ce n'est pas une règle explicite, mais mes parents m'ont déjà fait comprendre qu'une telle situation les mettrait mal à l'aise, vu qu'ils travaillent ici eux aussi.

Ma mère et mon père se sont rencontrés quand ils avaient mon âge. Papa travaillait avec ses parents dans ce même parc. Sa famille à elle vivait à quelques pâtés de maisons, et un hiver, ils sont tombés si amoureux qu'il est revenu l'été suivant pour participer à un camp de base-ball. Après leur mariage, ils ont repris l'entreprise et ont engagé des joueurs du lycée du coin qui voulaient gagner un peu d'argent, pendant les fêtes. Tout ça n'a jamais posé de problème quand j'étais petite. Mais dès que j'ai atteint la puberté, mon père a

décroché tous les vieux rideaux de la caravane, pour en installer de plus épais...

Je ne peux pas entendre Andrew, mais je peux lire « pardon » sur ses lèvres qui s'agitent derrière la vitre. Il redresse le sapin avant de le reculer un peu en se dandinant, pour ne pas abîmer les branches du bas.

Même si la situation était un peu bizarre entre nous quand on s'est quittés l'année dernière, cela n'empêche pas d'être poli. Donc j'entrouvre la fenêtre et lui dis :

– Alors, tu rempiles pour une année ?

Andrew regarde autour de lui et, ne voyant personne à la ronde, comprend que c'est à lui que je m'adresse. Il se redresse vers moi en glissant les mains dans ses poches.

– Content de te revoir, moi aussi.

C'est génial de voir les mêmes ouvriers d'une année sur l'autre, mais je ne veux pas qu'il se fasse des idées cette fois.

– J'ai entendu dire que d'autres gars de l'équipe étaient revenus eux aussi.

Andrew regarde le sapin le plus proche et arrache quelques aiguilles.

– Ouais.

Il balance les aiguilles par terre, irrité, et s'en va.

Plutôt que de me laisser perturber par son attitude, j'ouvre la fenêtre et ferme les yeux. L'air d'ici n'aura jamais la même odeur qu'à la maison, mais il s'en approche. La vue est très différente, en revanche. Ici, les sapins ne poussent pas sur des collines verdoyantes mais sont plantés dans des pots en métal, au milieu d'un champ de terre. Ici, deux petits hectares qui s'arrêtent sur Oak Boulevard remplacent les centaines d'hectares de culture qui s'étendent à l'horizon. De l'autre côté de la rue, il y a un supermarché,

le McGregor's Market. Mais c'est Thanksgiving aujourd'hui, donc il a fermé plus tôt et le parking est vide.

McGregor's existait déjà quand ma famille a ouvert le parc à sapins. Désormais, c'est le seul magasin de la ville qui n'appartient pas encore à une chaîne. L'année dernière, le propriétaire confia à mes parents qu'il risquait de mettre la clé sous la porte avant qu'on ne revienne en Californie. Donc quand papa nous a appelés il y a deux semaines, c'est la première chose que je lui ai demandée. Enfant, j'adorais quand mes parents m'emmenaient y faire les courses pendant leur pause. Au fil des ans, ils se sont contentés de me donner une liste et j'y allais toute seule. Ces derniers temps, je fais non seulement les courses mais la liste aussi...

J'aperçois une voiture blanche traverser le parking désert. Le conducteur veut probablement s'assurer que le supermarché est bien fermé. Il ralentit en passant devant l'entrée, avant d'accélérer pour rejoindre la route.

Perdu au milieu des sapins, j'entends mon père crier :

– Il a dû oublier la sauce aux canneberges !

Les joueurs de base-ball se mettent à rire.

Chaque année, mon père se moque des gens frustrés qui accélèrent en quittant le parking de McGregor's, le matin de Thanksgiving. « Mais ce sera pas un vrai Thanksgiving sans tarte à la citrouille ! » ou « On dirait bien que ce monsieur a oublié la farce pour la dinde ! » Cela fait rire les garçons à tous les coups.

Deux d'entre eux passent devant la caravane, en transportant un grand sapin. L'un a les bras plongés dans les branches du milieu tandis que l'autre suit, en soutenant le tronc. Ils s'arrêtent, et celui qui tient les